

André Davoust

L'autre mère

André Davoust, né en 1934, est mort le 3 juillet 1998. Assistant puis maître de conférences à l'Université Paris VII, il se spécialisa en linguistique et soutint brillamment, en 1992, sa thèse de lexicologie. C'était un homme de passions. Au nombre de celles-ci, figuraient au tout premier rang la musique et la poésie, chez lui indissociables du travail sur la langue et du jeu avec la langue, comme le montrent les rares poèmes publiés de son vivant. Il n'a fait lire ses poèmes à ses amis les plus proches que peu de temps avant sa disparition. Poèmes maintes fois travaillés et retravaillés, dans une rare exigence de perfection.

La montre – mais montre donc – s'est arrêtée
Dans le gousset de sa bouche

Mère immense dont un fils est tombé –
Pour n'en jamais finir de la mettre au monde ?

Sur le cadran, pleur à pleur, les minutes
Qui s'égouttent
Son œil ton œil dans chacune,
Le voile qui revient sur le lait
De ses nuits de noces, le bol
Au fond du seau de zinc, la luge
Lancée sur le pis noir de la génisse

Allons va la chercher sous les aiguilles
Là où roule dans l'ombre la résine

Quelle heure
Aurait-il bien pu être ?

L'heure de tout s'écrire, lampe et soleil,
Le bracelet de tes doigts scellé dans mes os,
Et sous la paille du chapeau l'impertinence
Du bavolet

Mère inventée de moire et de vétilles
De petits prix de petits pas
Il te faut revenir à la ferme
Le beurre t'attend dans sa feuille de chou
C'est là que naissent les mottes mon petit
Quand le babeurre a quitté la baratte

Je te sens qui t'arrondis
Au fond de la corbeille
Sous les reprises des bas

Longtemps nous sommes restés
Entre deux trèfles à lire sa lettre
Sa lettre à lui
Il allait te falloir cinq ans – la belle fiançaille –
Pour lui fleurir

Ta montre n'y suffirait pas
L'heure s'y lisait à fermoir fermé
Le soleil s'épousait l'échine courbée
Sur l'orge qui ne poussait pas
Les racines te montaient à la tête

Sitôt mariée que nouée ma dulcinée
Ma dure menée ma douce mie en miettes

Mes doigts aveugles sur tes yeux –
On n'effleure jamais que des paupières

Ma blonde mon cœur de bure
Sois prête comme au premier jour
Sur ton tamis de vieille peau
À bluter le pire et sa descendance
À battre le fer et l'effroi
Dans les champs de corneilles et de blés de bleuets
Il te faudra du cal au cœur

Comment ne pas entendre
Ton père qui retourne
Sa cuite sous le bras –
Rien à manger ce soir sinon
L'obscurité qui grignote tes frères morts

Sur le bracelet de tes mains contre ma gorge
Je lis de ta voix blanche –
Entre chaque pause une honte –
L'ânonnement de nos deux longues morts

MIS À L'INDEX

Il n'était plus là
Ne le savait pas
On l'avait absenté

À l'horizon un cil une alouette un grand geste vain

Une voix d'orange sous le sabre

L'âme entre les rayures
S'était faite longiligne
L'âme asinisée
Empyjamée

Indifférenciez-moi cette ombre que plus rien ne porte
Sinon des soleils d'arrière-cour aux yeux de plâtre

N'était plus
Qu'un non-avenu
Pas même un accessoire
N'était qu'un vœu
Éteint
Entre deux feux

Les pavés ne trouvent plus ses pas
Les ponts-levis se relèvent
Sur une douve rouge d'indifférence

Les nouveaux chevaliers sont ailleurs
Assis sur le bout de leurs doigts
En recherche
Ils renvoient tout l'univers
À leur index
Caracolant le cou tendu
Sur des œdipes de colloques
Chevauchant des micros
Plantés dans des gradins qu'ont dévalés des chars

ALLONS DONC

Madame Jallais s'en est allée

*Vous aimez les framboises en voici
Mais prévoyez un lit de cendres
C'est ainsi que l'on peint dans mon jardin
N'oubliez pas un peu de peine
Et de thym sur la taie de l'œil*

On n'incante pas ne renifle pas

Sur son coin de commode l'éponge
A bu toute la mer
Et le rire noir du cil dans la tasse
Tout le visage

La voix –
De celles s'entend
Qui ne portent que de loin –
Je vous aime bien

Quatre mots de moineau qui n'ont plus rien à picorer
Qu'un grand drap blanc sur le pré
Quelques plumes une misère
Après tant d'années de vent
De friperie

Visant tableau nature morte les sangles n'auront rien à descendre
*Transportez-moi – l'étrange extase –
Laissez se détacher mes os dans votre main*

Volatilisée
Une mouche peut-être
Aux ailes vives

J'ai mis sa mort sur mon établi
Tendu le mur de ses sueurs
Mais sa patience ronde roule sous ma main
Aucun dessin ne monte

On ne brode pas la charpie

ÉCOSSAISE

Moutons en travers des nuages
Cornes bleues sur fond de phare
Et la bruyère le poing refermé
Sur sa lande

Falaise à livre ouvert
Vagues déplaçant le signet

Et l'espar vaille que vaille
Répétant à qui ne l'entend pas
Qu'il est du bois dont on fait des naufrages

Unique la voie entre deux vides

Parti un soir en débandade
Je ne rapporte ni le phare ni son gardien
Si les socles persistent ils ne voyagent pas

Je suis prêt à miser sur les reprises d'un tartan

TEXTE D'OUBLI

Texte oublié, me réveille en toi. En toi m'étais échappé, en toi me retrouve. Ainsi, tu me le prouves, suis-je ailleurs. Là où je ne peux m'attendre. Or je ne suis que de m'entendre bondir de bulle en bulle.

Le ciel sur la feuille s'est éteint, et tout l'irraisonné de la phrase s'en est allé rouler dans le ferment des caves où mes ailleurs s'accoufflent.

Je ne les ai *saisis* qu'au feu d'une passe, ne sont issus que pour se perdre dans leurs essaims de moire. Je n'ai jamais niché en eux.

Mais leur ailleurs vit de mon amnésie. En eux dort ma mémoire.

Être où tu n'es pas - écartelure.

Mais n'avoir jamais fendu plus profond qu'en t'échappant par le coin des mots - l'éclatature, où tout le vif de vivre est dans la fleur d'un leurre.

DE CE CÔTÉ DE LA DÉBÂCLE

Tes bronches

Dans le ressac

Du matin

Persillées d'écume

Et siffle sur le varech le sable sous plastique

Les pieds poussent leur plante

La tête ailleurs

Les yeux n'ont rien à dire

Passe le souvenir d'un chien

Sa queue peut-être

Dans les coquillages

La marée lasse impénétrable

Et l'âme lisse des couteaux

Qui coupent court

L'affût

La faim de rien

Ton cœur entre deux CD

Ta langue - un ébruitement

Sur la glace Sarajevo

(En ce temps-là les villes sonnaient clair)

La coupe fond et toi avec

Sire triste

Hagen et Haegen-Das

Tout le froid du marché

Momies et momeries

Le monde est une balkanade

Sur l'étal un seul survit

C'est moi je me vois entre les cils

De cet œil qui s'écarquille

Sur l'ouïe d'une truite

Ils ont levé le siège

Ne reste plus qu'à tirer la chasse

La belle liqueur s'en va parer

Les vasques d'obsidienne au fond des cryptes écroulées

C'est la saison du Soir-au-Matin
Où le soleil lave plus noir
Le vent
Sur le fil
Eventre la jupe
De toutes les apocalypses

ESTAMPES

Notre poule a pondu des œufs à la neige, son offrande à l'hiver de mon imagination. Toute poule a ses ratés, ses pontes manquées ou approximatives, comme si parfois, l'espace d'un gloussement, elle pressentait que de grands pans courbes de son ciel resteront à jamais agglutinés au souvenir de sa prime coquille. La nôtre se désespère de se voir ainsi floconner sous elle : sous la plume, le blanc du blanc de l'excrémentement blanc.

Invitée, dégustante, penchée devant la table basse, notre voisine à genoux (seuls s'inclinent dans son dos, pour mieux l'appréhender, les ramages sur les murs) : « Ces œufs, ces yeux sous la langue sont d'un glissant ! Votre recette tout de suite ou je trébuche. Me-la-donnez-la-moi ! » On aimerait lui répondre comme on toque à la porte d'un palais ou d'une gorge, mais comment en mesurer les conséquences : « C'est sûr, la césure est infime entre l'œuf et la mousse. » Il suffit d'un rien de sable sous la plume pour qu'un désert d'écume s'entremette.

Affaire d'aplomb, d'audace dans la chute, dans l'à-pic du bec.

Tiens.

Une femme vue de dos au 10e, ou est-ce un homme, vu de face ? qui étirent de leur bras tournoyant sur une vitre invisible tout l'optimisme dont ils sont capables. Une kippa vient d'affleurer sur leur crâne. Ou n'est-ce qu'une calvitie ? A peine la question posée que la silhouette, gentille alouette, s'est envolée.

Comme la poule, dans mon grenier.

Là où je picore, là où Lou se dédore, la linéaire, l'apollinaire.

Là où.

M'égrenant contre le grain des planches désunies où de petites chevêches défécantes ont fait rouler leurs bobines.

Frotté au salpêtre d'arrière-cours au cou coupé, je suis la poule faite homme et j'enquête au ras des soleils quand ils filtrent entre les planches.

J'entends parfois tourner des œufs dans des gants de laine : ils vont mûrir. Est-ce moi qui le crois ou bien eux, les bienheureux ?

Sur, non sous le gant, la main, le plus souvent, hélas.

Nous sommes cette absence de main sur le gant.

Ce gant vide de toute empreinte qui attend le bon doigté.

L'Homme au Gant reste à peindre. Ne survivrait de lui, dont les années auraient tout arraché, même l'œil qui nous compte là-bas dans son coquetier - qu'un gant, un grand gant d'estoc et de taille, sis à l'aisselle d'un sureau, pour la pose, pour que flamboie dans l'ombre parmi la valetaille le cuir du crispin.

Où mieux désaltérer son désespoir que dans la poudre lente des cirons ?

Petit à petit le zeste se dénie, le fruit se grêle, se pessimise, se voit citrine sous la mousse, s'entend moisir dans des sous-bois comme il en pleure sous les combles rongés de pluie. Tristis : oui, le latin tisse mieux la douleur.

Ta vie maintenant : une leçon donnée, on donne bien le fouet, à ton enfance. Tu la guettes du fond de ta crypte.

Crucifixion de tes six ans. Ces mains clouées-souillées aux pages des manuels, ces sauts de singe d'une planche à l'autre sans l'ombre d'un salut. Autant évangéliser des radis. Honte à qui s'y fie, s'y falsifie.

Ils t'ont saigné de toute ta rage.

Ces yeux comme de l'eau dans l'ombre, au fond d'autres yeux, que tu n'as pas regardés.

La tête dans les coussins. Où mieux rouler pour une tête quand le corps déconfit s'en détache, quand le sang s'y coule tout entier, cérébelleusement, pour s'en repaître, y circonvoler ?

Or, de ces justes noces va sourdre un petit corps questionnant, prêt à tout reconsidérer, nodules et nodosités, à tout remâcher, chairs de sa chair et de quelques autres. Corps curule qui veut apprendre pourquoi cet autre qu'il fut, n'a pas su faire sauter la cire et crier au meurtre. Tête enfin désincarcérée, ouverte au grand démembrement : à chaque déroulement, la bandelette du vert fossile livre son parchemin, à chaque audace son audience. Et les embruns, le cou dans leur minerve, remontent la lèvre humide vers les alpages Une tête transhume vers une autre. L'autre de toi-même, qui te lie et pourtant t'illicite, ton invraisemblable, ton frère.

HANNA FUCHS¹

Tu es l'autre derrière l'autre le cidre d'avant la cuvée

Tu te cachais déjà derrière
Ces Cahiers de Rilke d'où se
Détacherait le pan de mur fleuri
De pluies et de papiers éteints
D'un immeuble effondré

À ton cou le collier de toutes les canines
Des enfants oubliés dans les écrins de velours
De nos amours en capitule

Tu téléphones claire dans mon ventre
Mangue moite, voix de pépins qu'on couve sous la langue
Tu parles rose sur la lisse de cuivre du comptoir
Nos Indes s'entrechoquent deux bonheurs de sous-préfecture

Quatre bras t'ont levée sous tes cuisses une méridienne
Cousue de serge sage et de cantharide
Quatre bras t'y déploient
La bogue roule dans nos mains
L'arbre te monte t'arraisonne
Le marron la souche la découpe la fronde la même branche
D'un bord à l'autre du lac qui mieux que nue te reçoit chaque soir
Un sourcil de soie sous tes seins et ta serpe de moire
Brûlante
Serrée contre le nez de l'eau

Tu ris de ne rien voir tes yeux ont sauté dans les miens
Ils me tressent en travers du crâne un solstice de poivre
Tu me dévaies à longues plaintes de bouche en bouche

Te voici

Au centre de ta sollicitude
Une meute

Tu t'avances et le couloir s'incline
Devient l'anneau où se glissent nos doigts

1. Maitresse d'Alban Berg.

Le moindre souffle te délie
À robe ouverte

Le souvenir de tes ongles de plume se recourbe dans le plâtre
Et resculpte les traces des humbles dont tu n'es pas

Le canif est passé sur toutes tes papilles un fil un feulement
Entaille douce des graffitis sur ton fenouil de bronches vives
Ma sorbe mon abondante
Ma Pondichére ma torchère

CAMILLE CLAUDEL

Vaste, ébahi de blancheur,
L'Atelier,
Où rôdent d'une alcôve l'autre,
Lissant un buste d'ombres,
Les souris chauves de tes nuits.

Le burin bleuit sur la table,
De toutes les veines
Qu'il n'a pas effleurées.

Sans les tessons sous les ongles,
Il n'est de glaise - même volée,
Même jetée au petit matin dans la valise -
Qui ne s'écorche vive dans la paume.

Toi l'expulsée, la fusée
Qui retourne au ventre qui t'a vomie,
Toi l'empoignée, l'empoignante,
Fille aux parois de viscère, sirène du quai des Sargasses
Où les ganaches s'en vont broutant le vent

Frêle cousue de plomb dans l'exil de ta chambre,
Nos scaphandres descendent en toi et te respirent.

De la sphinge engloutie
Remonte
La statue.

*Nous avançons parmi les marbres inachevés.
Sous nos pas, des traînées sans la foudre.*

*Les grands jours la grille du Parloir
Est à deux doigts de lumière
De l'outre-là*

*Tombés du socle qui nous eût redressés,
Nous sommes les petits-bourgeois de Calais,
Les oubliés de l'oubliée de Rodin.*

DÉMENTERIE

« I see the wild thorn tree shaking its shadow in the desert »
V. Woolf, *The Waves*, 79

Tous mes villages m'ont quitté

J'attends
Le cœur en aiguille
À la façon des fourches de quartz
Dans l'absence du ciel

Au bout de mes bras levés
Ce palanquin où je feins de somnoler
Sous un dais borgne qui me troue

Dans une rue parallèle quelques citoyens s'acheminent
Et certains volent dit-on de leurs propres ailes

J'entends monter le mur qui me maçonne
D'une truelle oubliée une main dépasse
Scellée dans la fiente du ciment

J'ai la misère carnassière
Tendre la paume creuse l'obole
Quand l'Autre glisse j'aime goûter sur lui
Ma désescalade

Qu'un plafond s'effondre et c'est l'autre étage
Qui vient à toi
Et les décombres du voisin –
Jamais si proche que disparu
Floqué de frais sous le fer frisant
De ta sollicitude

Chaque matin me retire une vie
Rase marée
Sitôt levée la paupière le transat est là
Dans la grotte (Tu t'y assois t'y coupes un doigt)
Seuls s'y posent les guillemots
Ces moines des parois
Ces couveurs des citations du ciel

Quelques pas – cela n'engage pas –
Vers une autre station
Nous ne les comptons plus c'est toujours la même
Une charrette me tend ses longs cous blancs

Pour me desservir
Et m'emporter
La ridelle est de cuir de Cordoue
Et ne retient que les âmes d'équilibre
Aux cous de sumos ou de taureaux

De livre en livre
Mes coquecigrues me trient
Me recensent me désensubstancent
Archivent mes paillettes
Je vais entrer incognito
En reliquescence

Ou bien mentir mais autrement
Autrementir
Faire tinter dans la conque une autre histoire
Comme en recueillent les oreilles
Des phares
Quand la mer s'éteint
Lassée de tant de lumière

Certains
Qui sont-ils ?

Débardent des billes blanches
Du grand vaisseau qui sombre
Colonnes dépecées saignant le sel et la résine
Reproches suspendus
Trilles aux cris de broches
En quête de carcasses

Sur le quai des hoquètements de cuve qui se vide
Ne sourd de cette fonte sans fissure
Qu'une pluie d'écailles de rouille et de reproches

Passé en rafale une escouade d'équarrisseurs
La serpe à l'oreille
Le cœur en brosse
La bouche
En coup de poing américain

J'envie la translucidité du gui
Dans le hoquet des branches

Coupes roses et coupes claires
À force d'essarter ne reste que l'escarbille
Sur la joue ronde des tibias